Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

128 | 2021

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2019-2020)

Histoire et sociologie des protestantismes

Protestantisme et littérature en France

Patrick Cabanel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/3844>

DOI : 10.4000/asr.3844

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2021

Pagination : 369-386

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Patrick Cabanel, « Protestantisme et littérature en France », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 128 | 2021, mis en ligne le 19 juillet 2021, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/3844> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.3844>

Tous droits réservés : EPHE

Histoire et sociologie des protestantismes

Patrick CABANEL

Directeur d'études

Protestantisme et littérature en France

L'ANNÉE universitaire 2019-2020 a été bousculée par un « mouvement social », fin 2019, qui a entraîné la fermeture de l'EPHE durant deux semaines, puis par le premier confinement, du 17 mars au 11 mai 2020. Si les deux dernières semaines ouvrables de décembre ont été purement et simplement perdues, il a pu en aller autrement du confinement. Dans un premier temps, les séminaires devenus impossibles en présentiel ont été remplacés non point par du distanciel, mais par l'envoi d'articles du directeur d'études sur le thème du séminaire¹, d'extraits des œuvres à étudier puis de pages de commentaires sur quelques-unes d'entre elles (notamment *Les Tragiques*). Rapidement le besoin de renouer le contact au moins en visio s'est imposé, et le choix par l'EPHE du service Gotomeeting s'est avéré simplissime d'utilisation et décisif pour sauver l'essentiel – les cours en visio ont fait perdre au séminaire au moins deux auditeurs assidus, mais lui ont fait retrouver les doctorants dispersés en province (Mulhouse, Lyon, Rouen, Brest, Bordeaux...) qui ont pu faire preuve ainsi d'une inédite assiduité. Le séminaire portant sur la littérature, il a été facile d'envoyer des extraits des œuvres à lire en avance puis à commenter en groupe ; le service remarquable offert par Gallica a même permis aux étudiants de se procurer quelques œuvres entières dans des éditions anciennes et de se composer ainsi un début de « bibliothèque littéraire protestante » numérisée.

-
1. Notamment des articles – à vrai dire trop en avance sur une année intégralement consacrée au XVI^e siècle... – sur les écrivains Pierre Loti et André Chamson. Citons « Qu'est-ce qu'une littérature « protestante » ? L'exemple de Pierre Loti », dans F. Bourillon, R. Fabre, M. Rapoport, *Affirmations de foi. Études d'histoire religieuse et culturelle offertes à André Encrevé*, Éditions Bière, Pompignac 2012, p. 223-229 ; « André Chamson : un intellectuel en guerre (1934-1945) », dans M. Cellier-Gelly (éd.), *André Chamson. Regards croisés*, L'Harmattan, Paris 2002, p. 37-59 ; « André Chamson : Roux le bandit, la paix et la guerre », *Les protestants français et la Première guerre mondiale* = n° spécial du *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* [BSHPF] 1 (2014), p. 507-521.

Au total, et même si le dernier séminaire, début juin, a été coupé net, au bout d'une heure, par un violent orage qui a laissé le DE sans voix (électricité et réseau téléphonique portable ayant sombré), le bilan de cette étrange année ne semble pas si négatif. On peut certes regretter l'efficacité et le charme irremplaçables du présentiel ; mais aussi se souvenir qu'il y a dix ou vingt ans le séminaire aurait à peu près disparu, sauf à être remplacé par des courriels collectifs avec pièces jointes... Au début de la carrière universitaire d'un certain nombre de directeurs d'études, dont le signataire de ces lignes, il aurait même disparu tout court, sauf à imaginer l'envoi de liasses de papier, par la Poste, à vingt adresses différentes, et de longs appels téléphoniques. Il ne restait plus aux chercheurs, vieux routiers du travail domestique, de la bibliothèque numérique et de la solitude, qu'à découvrir le séminaire en visio ; c'est chose faite. Le retour au présentiel, et aux livres physiques dans les bibliothèques patrimoniales et de recherche et dans les librairies, n'en aura pas moins été le rêve irréalisé du printemps 2020... Quant à la surenchère de déplacements, conférences et colloques qui nourrissait jusque-là la rubrique « activités des directeurs d'études » des annuaires, elle a été brutalement stoppée, et il n'est pas certain qu'elle renaisse vraiment, car l'événement a permis de mesurer la part majeure de divertissement (au sens le plus profond, et donc le mieux caché) qu'elle prenait dans les vies. Il est vrai que le recours croissant à la visioconférence risque de rouvrir la blessure et de l'aggraver presque sans limites – l'économie des temps et dépenses de toutes sortes liés aux voyages est fascinante, mais précisément l'art de voyager faisait sans doute partie intégrante du travail (ou non travail) universitaire – on songe à David Lodge – et il y a là des choses dont on ne sait encore si elles doivent être inscrites aux rayons « pertes » ou « gains » de nos bilans...

Le séminaire de cette cahoteuse année a été presque intégralement consacré à un siècle chaotique, et d'une extrême richesse, le ^{xvi}^e, probablement le grand siècle d'une littérature protestante française (en lui rattachant les *Tragiques*, en dépit de leur publication tardive : 1616). Seul le ^{xx}^e siècle aura présenté une comparable pléiade de talents, mais dans des rapports très différents, on l'imagine (avant d'y revenir l'année prochaine), au protestantisme, de Gide à Chamson, de Paulhan à Ponge, de Barthes à Pieyre de Mandiargues.

On a commencé en prenant les choses de l'extérieur, et même d'un peu loin. Après un passage par Charles de Villers et surtout Germaine de Staël (*De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800 ; *De l'Allemagne*, 1810), on s'est rendu sans tarder de l'autre côté de l'échiquier politico-littéraire, avec le nationalisme de la fin du ^{xix}^e siècle et cette dimension littéraire non négligeable de l'antiprotestantisme naguère étudié par Jean Baubérot et Valentine Zuber². Son fondateur, de manière peut-être surprenante, est Émile Zola, dans un article du *Figaro* (17 mai 1881). Se développe ensuite un « sous-genre », celui du roman antiprotestant fin de siècle, qui est aussi un roman antisémite, populiste,

2. J. Baubérot, V. Zuber, *Une haine oubliée. L'antiprotestantisme avant le pacte laïque, 1870-1905*, Albin Michel, Paris 2000.

xénophobe, antimaçonnique, complotiste : il oppose une France latine, catholique, cartésienne, lumineuse, aux nuées sombres, torturées et orageuses venues d'un « Nord » protestant puritain et en vérité obsédé, dans ses déclinaisons germanique, britannique, scandinave (un Ibsen). Les romanciers sont Alphonse Daudet (*L'Évangéliste*, 1883, un roman important), Paul Bourget (*Cosmopolis*, 1892), Eugène-Melchior de Vogüé (*Les morts qui parlent*, 1902, autre roman important, mettant en scène, par la bande, Félix Pécaut et l'École normale supérieure de jeunes filles de Fontenay-aux-Roses), Maurice Barrès, Maurice Pujo (dans une farce aristophanesque jouée en 1907 au Théâtre d'Action Française : *Les Nuées*) et plus tard, dans une manière très NRF, Jacques de Lacretelle et le roman (anti)judéoprotestant (*Silbermann*, 1922, et *Le retour de Silbermann*, 1930)³. NRF⁴ : elle a donné matière à un pamphlet qui ratisse un peu large (Claudel est également visé !), *La croisade des longues figures*, de Henri Béraud (1924), dont le seul titre est déjà un résumé de cette attitude qui se veut « gauloise », « rabelaisienne », et française, face au froid et maigre puritanisme protestant. L'antiprottestantisme est alors en voie d'épuisement, mais on observe, avec sa biographe Annie Cohen-Solal, quelques beaux restes dans la violente opposition qui a visé Sartre (aux racines Schweitzer) et l'existentialisme au lendemain de la Seconde Guerre mondiale⁵.

Au terme de cet excursus, ont été compulsés quelques anthologies et autres essais sur la littérature protestante française. Ce furent, pour leurs introductions et leurs sélections, le *Chansonnier huguenot du XVI^e siècle* de Henri-Léonard Bordier (Librairie Tross, 1870, 2 vol.), le *Recueil de poésies calvinistes 1550-1566* de P. Tarbé (Reims, 1866), l'*Anthologie protestante française, XVI^e et XVII^e siècles*, de Raoul Allier (G. Crès, 1918). L'*Anthologie de la poésie française* de Gide, dans la Bibliothèque de la Pléiade, suscite la curiosité : le grand écrivain « protestant » a-t-il fait preuve de quelque complicité pour ses « coreligionnaires » ? Nullement : Marot, « habile et charmant versificateur », n'est représenté que par un poème, et ce n'est pas l'un de ses Psaumes ; Aubigné est bien présent, mais Salluste du Bartas comme Théodore de Bèze sont ignorés (contrairement au plus rare Laurent Drelincourt, avec une pièce) ; il faut s'avancer jusqu'à Catherine Pozzi et Ramuz pour trouver deux autres protestants... On n'a fait que signaler, en revanche, l'*Anthologie protestante de la poésie française (XVI^e-XIX^e)*, de Philippe François (2011), car une réédition très augmentée était annoncée et sera au programme du séminaire 2020-2021⁶.

Sur le plan des essais un peu anciens, on remarque sans surprise non pas un esprit de controverse, mais de rectification à l'encontre de simplismes séculaires et

3. J'ai étudié ces romans et cette pièce dans « Le judéo-protestantisme, phantasme catholique ou moment fondateur de la laïcité ? », *Les cahiers du judaïsme* 9 (hiver/printemps 2001), p. 88-103.

4. A. Anglés, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française, 1890-1914*, Gallimard, 3 vol., Paris 1978-1986.

5. A. Cohen-Solal, *Sartre (1905-1980)*, Gallimard, Paris 2019 (Folio) (1989¹).

6. Le présent texte, rédigé après la parution de l'ouvrage, y a eu néanmoins recours.

d'un oubli global dans la pesée de la littérature (et de l'art) français. Ce sont Paul Romane-Musculus (*La prière des mains. L'Église réformée et l'art*, 1938), Paul Bourguet *et al.* (*Protestantisme et beaux-arts*, 1945), Pierre Chazel *et al.* (*Protestantisme et littérature*, 1948), ces trois petits ouvrages étant tous publiés par l'éditeur protestant « Je sers ». Celui que dirige Chazel donne cinq extraits d'œuvres (Salluste du Bartas, Henry de Barran, Laurent Drelincourt, G. de Staël, Gide) et quatre chapitres portant sur la littérature française du XVI^e et la Réforme, sur le théâtre huguenot, l'âge classique, et l'esprit de la littérature protestante des XIX^e et XX^e siècles. Signalons la disparate mais intéressante enquête ouverte en 1953 par l'hebdomadaire *Réforme* sur les écrivains protestants de langue française (ont répondu notamment Edmond Jeanneret, Jean Paulhan, Jean Schlumberger, Denis de Rougemont...).

Des études plus « sérieuses » ont été également requises. C'est tout d'abord le petit ouvrage de Bernard Reymond, *Le protestantisme et la littérature. Portraits croisés d'un horizon partagé*⁷. Il comprend essentiellement cinq chapitres chronologiques avec dans chacun une série de mini biographies d'écrivains (presque exclusivement des hommes) : si le XVI^e siècle fait la part belle aux Français (Calvin, Bèze, La Taille, Aubigné), ils se raréfient ensuite (deux sur huit retenus pour les XVII^e et XVIII^e, Bayle et La Beaumelle ; trois si l'on compte Rousseau) ; aucun pour les chapitres consacrés à la « vague romantique » et au reste du XIX^e siècle, sur douze noms, sauf à compter Mme de Staël parmi les Français(es) ; les deux autres francophones sont les Suisses Alexandre Vinet et Henri-Frédéric Amiel. Le XX^e siècle voit figurer Gide et Chamson aux côtés de cinq autres noms. Dans un dernier chapitre, B. Reymond admet que plusieurs des auteurs qu'il a cités n'auraient peut-être pas aimé du tout l'épithète de « protestante » pour caractériser leur littérature, mais signaler que tel ou tel auteur demeure dans la mouvance propre à un certain héritage protestant, ce n'est pas l'enrôler contre son gré au service d'une cause qui n'est pas ou n'est plus la sienne. C'est simplement mettre en évidence le fait que, tout bien considéré, ses manières d'être, d'écrire et de penser se distinguent de celles qu'on repère d'ordinaire chez des auteurs issus du catholicisme ou, à l'inverse, de milieux tellement laïcisés que toute référence de caractère religieux en est radicalement bannie ou n'est pas assumée comme telle⁸.

C'est là, surtout pour les temps contemporains, la question capitale. *L'Encyclopédie du protestantisme*, dirigée par Pierre Gisèle, la pose-t-elle ? Sa première édition, au Cerf en 1995, ne comportait pas d'entrée « Littérature » : il fallait la chercher dans « Culture », aux côtés d'autres rubriques, « Architecture », « Arts plastiques », « Cinéma », « Musique », « Théâtre » (p. 287-342) ; ces rubriques sont

7. Labor et Fides, Genève 2008. L'auteur a également publié chez le même éditeur un *Théâtre et christianisme* (2002).

8. B. Reymond, *Le protestantisme et la littérature*, p. 153-154. L'auteur signale également une manière spécifique, chez les auteurs protestants, de prendre leurs distances à l'égard de leur confession, mais ce thème paraît moins pertinent d'un point de vue littéraire, sauf à propos d'un Gide ?

devenues des entrées de plein exercice dans la réédition aux PUF (« Quadrige ») en 2006. La question clef était posée à propos de l'architecture : « peut-on parler d'«architecture protestante» ? ». La réponse est volontairement et utilement décevante :

Si l'on entend par là qu'il existerait une architecture propre qu'on pourrait en quelque sorte déduire d'une théologie posée au départ et qui en serait l'expression formelle – comme on a pensé pouvoir le faire à partir de l'architecture gothique et de la scolastique –, il nous faut résolument répondre non, pour deux raisons. D'une part, les œuvres à partir desquelles on pourrait faire cette analyse n'existent tout simplement pas. D'autre part, cette démarche est contraire à l'esprit même de la Réforme, qui refuse toute construction théologique a priori. En revanche, si l'on entend par là qu'il existerait des œuvres architecturales marquées par l'esprit de la Réforme ou des architectes issus d'un terreau culturel marqué par la pensée protestante, alors il nous faut répondre par l'affirmative⁹.

Et l'auteur d'aborder les édifices culturels contemporains de la Réforme ou légèrement postérieurs ; puis trois architectes « protestants » qui ont marqué le ^{xx}^e siècle, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier, Walter Gropius (le *Bauhaus*). La question était également posée à propos du théâtre : « peut-on parler de “théâtre protestant” ? » ouvre la rubrique en 1995, mais la clôt en 2006... Les auteurs diffèrent : Jean Chollet en 1995, Bernard Reymond en 2006, mais l'un et l'autre soulignent les apories d'un théâtre « protestant », et cela peut être élargi à l'ensemble de la littérature. Chollet met en garde contre deux excès opposés, le purisme (établir des critères tellement sélectifs que presque aucune œuvre ne pourrait être retenue) et la récupération (toute œuvre mettant en scène un personnage protestant serait à retenir). Reymond estime qu'il pourrait exister un théâtre protestant s'il mettait en scène un contexte confessionnel protestant, à la manière d'un Claudel pour le catholicisme : si *La symphonie pastorale* de Gide avait été une pièce de théâtre, elle « cocherait » la case. Mais il ne suffit pas de montrer sur scène Luther, Marie Durand ou le docteur Schweitzer, ou de faire chanter un psaume, pour obtenir du théâtre protestant. Ce dernier n'est pas celui qui s'affiche comme tel, ni nécessairement celui dont l'auteur est un protestant, « mais le théâtre qui aborde la vie, la mort, les relations entre les êtres, voire avec Dieu, dans l'état d'esprit du protestantisme, c'est-à-dire d'abord en regardant la réalité telle qu'elle est et en se colletant avec le problème tout spirituel du sens de notre existence ou de son absurdité ». C'est retrouver la célèbre intuition de Tillich, déclarant dans *Theology of Culture* (1959) que le *Guernica* de Picasso est la grande œuvre protestante du ^{xx}^e siècle, parce qu'il exprime la condition humaine telle que la voit le christianisme protestant, sous le signe de la finitude, de l'aliénation et du désespoir, mais aussi dans le principe de la justification par la foi. Fort bien, mais on comprend que dès lors un séminaire sur « protestantisme et littérature » n'aurait plus beaucoup de sens... Et ce n'est pas, dans le même volume, l'article de Paul Viallaneix sur la littérature

9. Daniel Gehring, dans l'*Encyclopédie du protestantisme*, éd. 2006, p. 39.

française, utile pesée de cinq siècles, mais sans réflexion préalable sur ce que nous venons d'entrevoir, qui peut aider à résoudre la difficulté.

Il a donc fallu recourir à deux textes programmatiques de seiziémistes, Frank Lestringant et Olivier Millet. Le premier a fourni une « Histoire de la littérature » au numéro spécial du *BSHPF*, en 2002, pour le cent-cinquantième de la SHPF¹⁰. Il part d'une polémique microcholine mais significative, en 2000 : Agrippa d'Aubigné devait être au programme de l'agrégation de lettres, mais il y avait eu les deux années précédentes deux autres auteurs huguenots, Jean de La Taille et Jean de Léry, et c'est finalement le catholique Robert Garnier (*Les Juives*) qui fut retenu. Comme si la « littérature protestante » était un fait avéré, ironise Lestringant, alors qu'il est bien difficile de la définir par des critères intrinsèques et qui ne soient pas subjectifs. Et de remettre en question l'aspect « clos » d'un corpus de littérature huguenote, en amont comme en aval du *xvi^e* : à l'amont, l'identité religieuse d'un Marot et d'une Marguerite de Navarre est problématique ; à l'aval, Aubigné partage bien plus la culture de ses contemporains catholiques qu'on ne l'a cru. Il suffit de comparer les deux thèses de Marguerite Soulié, *L'inspiration biblique de la poésie religieuse d'Agrippa d'Aubigné* (1977) et de Marie-Madeleine Fragonard, *La pensée religieuse d'Aubigné et son expression* (1986) ; ou de comparer deux éditions des *Tragiques*, celle d'Armand Garnier et Jean Plattard dans les années 1930 (Lestringant : « la *Divine Comédie* huguenote avec l'Ancien Testament en regard, ou plutôt débité en bas de page, verset après verset »), et celle de Jean-Raymond Fanlo aux classiques Garnier en 1995, qui insiste sur la culture classique de l'auteur, notamment sur l'influence du *Punica* de Silius Italicus. Lestringant ajoute que *Les Tragiques* sont le dernier maillon d'une chaîne de poèmes apocalyptiques... catholiques, dont il donne la liste¹¹. Il y a encore les transfuges, comme Sponde ou Jean de Serres (le frère d'Olivier)... Les frontières d'une « littérature protestante » sont donc indécises, il vaut mieux évoquer une littérature en archipel, ouverte, instable, mais dont le « canon » du *xvi^e* siècle est de mieux en mieux connu, avec les redécouvertes anciennes ou récentes de Sponde, Chandieu, Goulart, Poupo, Léry... Par la suite, une fois la France sortie de son état de « confessionnalisation » sous l'édit de Nantes, et par l'effet de la révocation de cet édit, les choses changent du tout au tout, et donc la manière dont l'historien de la littérature (et l'historien tout court) peuvent approcher les auteurs et les œuvres. Lestringant évoque un protestantisme « souterrain » ou « clandestin », « non pas qu'il soit nécessairement renié ou refoulé, mais il est à ce point intériorisé qu'il en devient silencieux ou à peine audible. C'est parce qu'il est une seconde nature qu'il n'a plus besoin d'être explicité et revendiqué¹² ». Les noms alors cités sont ceux de

10. *BSHPF*, 2002, p. 891-905.

11. *Ibid.*, p. 895.

12. *Ibid.*, p. 904.

Rousseau, Amiel, Constant, Gide (dont Lestringant, ce n'est pas un hasard, s'est fait le monumental biographe¹³), Sartre, Barthes.

Olivier Millet est revenu récemment sur la question dans plusieurs articles et deux préfaces autour de la poésie¹⁴. Aux questions s'il existe une littérature protestante française (francophone) ou une poésie caractéristique des protestants français (francophones), il répond deux fois oui, « assurément » (son mot), au moins pour les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Au moment de définir l'une ou l'autre, il utilise le « à la limite », et avec une touche sartrienne (dans les *Réflexions sur la question juive* : est juif celui que l'autre désigne comme juif) :

À la limite, est protestante une littérature qui n'aurait pour lecteurs que des protestants, ou bien qui serait reconnue (éventuellement, stigmatisée) comme protestante par des lecteurs ou des critiques non protestants. N'a-t-on pas qualifié de protestante (et ce n'est pas forcément un hommage) la *Nouvelle Revue française*, à cause des origines religieuses notamment de Schlumberger et Gide, etc. ? Je dirais donc qu'il n'y a de littérature protestante que dans la mesure où les auteurs, français ou francophones, ou bien les critiques, soulèvent à leur propre sujet ou au sujet d'autres auteurs, la question biographique et idéologique du rapport d'une œuvre (ou d'un thème ou d'un personnage), au protestantisme (notamment au calvinisme)¹⁵.

Au départ, donc, une réalité biographique : une évidence, mais utile à rapporter, pour se tenir en garde contre la tentation tillichienne du *Guernica* ! Puis la question que l'on (se) pose du rapport d'une œuvre à cette origine, que celle-ci soit définie selon des critères religieux (et un Gide n'y est plus) ou socio-culturels (et un Gide revient au centre) – sur un plan chronologique, le religieux s'impose pour le ^{xvi}^e, et encore le ^{xvii}^e, mais le socio-culturel est plus pertinent, parfois exclusivement pertinent, pour l'époque contemporaine, avec son pluralisme, sa sécularisation, la fluidité, la complexité ou l'évanescence des appartenances et des identités.

13. F. Lestringant, *André Gide l'inquisiteur*, Flammarion, 2 vol., Paris 2011-2012. Voir aussi sa notice sur Gide dans P. Cabanel et A. Encrevé (dir.), *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, tome 2, D-G, Les Éditions de Paris, Paris 2020, p. 812-816.

14. « Protestantisme et littérature : la Réforme du ^{xvi}^e siècle, et après... », dans P. Cabanel (éd.), *Protestantismes, convictions & engagements. Colloque international, historique & interreligieux*, Olivetan, Lyon 2019, p. 128-131 ; « Brève histoire de la poésie protestante de langue française », *Foi & Vie* (février 2009), p. 14-22 ; « La redécouverte contemporaine des poètes protestants français des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles », *ibid.* (février 2016), p. 14-21. Préfaces à P. François, *Anthologie protestante de la poésie française (XVI^e-XIX^e siècles)*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg 2011, p. I-II et à Julien Goeury, *La Muse du consistoire. Une histoire des pasteurs poètes des origines de la Réforme jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes*, Droz, Genève 2016, p. VII-IX.

15. O. Millet, « Protestantisme et littérature... », p. 131.

Tel est le programme de travail, qui laissera de côté la question du lectorat, qui pourrait pourtant se révéler décisive¹⁶. On peut ainsi être à peu près certain qu'Élise de Pressensé (1826-1901), épouse du pasteur Edmond de P., romancière pour enfants ou adolescents, publiée exclusivement par des éditeurs protestants (Meyrueis puis Fischbacher), n'a été lue que par des protestants, quand la comtesse de Ségur transcendait les frontières confessionnelles. En revanche, un Pierre Loti (1850-1923) n'a certainement pas été repéré comme un auteur protestant ni lu principalement par « les siens ». Dira-t-on, deux générations plus tard, que les romanciers André Chamson et Jean Giono, surgis en même temps dans la carrière, édités tous deux par Grasset, avaient, le premier un lectorat plutôt protestant, le second universel ? Ou faut-il incriminer leurs ancrages régionaux (dans lesquels ils n'ont jamais voulu se laisser enfermer) : cévenol (donc protestant...) pour Chamson, provençal (tendance tellurique et « païenne », donc universelle, et non pas félibréenne et catholique) pour Giono ? Il y aurait là une piste à suivre, surtout en leur adjoignant le Suisse Ramuz...

On a préféré regarder de près la question fondamentale soulevée par Millet : les principes esthétiques qui caractérisent une œuvre (dont l'auteur est biographiquement protestant) sont-ils ou non typiquement réformés ? En d'autres mots, existe-t-il une poétique réformée, et en trouverait-on une, exprimée explicitement (ou non), chez Calvin ? Une réponse est suggérée par Véronique Ferrer (université de Paris Nanterre), qui a notamment dirigé un numéro de la *Revue de l'histoire des religions* (2009/1) sur *Réforme et poésie en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles*. Si Calvin n'a donné ni traité théorique, ni manifeste poétique, il aimait la poésie et s'y est essayé à Strasbourg (quelques psaumes, avant l'arrivée de Marot) ; la lecture de ses commentaires stylistiques permet à l'historien(ne) de la littérature de recomposer une « Défense et illustration de la poésie réformée » (les guillemets sont de V. Ferrer), même si elle n'a rien eu de systématique, face à la machine littéraire (et idéologique) de la Pléiade qui n'a cessé d'influencer les poètes huguenots, au moment même où ils la critiquaient (une preuve : ils privilégient comme elle le sonnet et l'ode, plutôt que le psaume ou l'hymne).

Une telle « Défense et illustration » passe d'abord par la condamnation de la poésie profane et l'imposition du modèle exclusif des Psaumes, comme on le lit dans l'épître qui ouvre le Psautier à partir de 1543 (Calvin y repousse les chansons « en partie vaines et frivoles, en partie sottes et lourdes, en partie sales et vilaines, et par conséquent mauvaises et nuisibles »...). Théodore de Bèze, qui ne peut se souvenir sans rougir de certaines poésies de jeunesse, enfonce le clou dans sa préface à l'*Abraham sacrifiant* (1550) : le poète fera mieux de chanter un

16. O. Millet : « Allons plus loin encore : idéalement, sont protestantes toutes les œuvres (quelles qu'elles soient) dans lesquelles se reconnaissent spirituellement les lecteurs réformés avertis qui les rassembleraient dans leur bibliothèque personnelle. Cela est vrai également pour la poésie catholique et ses lecteurs, et, pourquoi pas ?, en d'autres temps, pour la juive, etc. » (« La redécouverte contemporaine des poètes protestants français... », p. 15-16). Mais qu'est-ce qu'un « lecteur réformé averti » ?!

cantique à Dieu que de « pétrarquer un Sonnet, et faire l'amoureux transi, digne d'avoir un chaperon à sonnettes ». La conversion spirituelle, même s'il ne s'agit pas encore de « Réveil » et de nouvelle naissance, précède, y compris sur un plan hiérarchique, la réforme poétique.

Après la voie à ne pas suivre, celle à suivre : renoncer à plaire (*delectare*), accepter d'émouvoir (*movere*), mais dès lors que c'est aussi enseigner (*docere*). Le style doit être biblique, s'inspirer de la simplicité, de la *majestas* du Livre. *L'Institution de la religion chrétienne* (1541) affirme que « telle simplicité rude, et quasi agreste, nous émeut en plus grande révérence que tout le beau langage des Rhétoriciens ». Il faudra donc éviter l'art oratoire, la complexité de la langue (ce qui ferait basculer du côté des rhéteurs), choisir un dépouillement syntaxique et lexical. Plaidoyer pour la pauvreté, voire une « laideur », à l'image des temples réformés, si complètement dépouillés ? Poésie pour ainsi dire antipoétique (V. Ferrer¹⁷) ? Non, car la Bible que l'on suit seule désormais est un réservoir de mots, de tours syntaxiques, d'hébraïsmes textuels ; la langue de Canaan offre ses ressources aux poètes, qui n'ont toutefois jamais pu se plier complètement aux injonctions de leur foi. Celui qui a le mieux rempli le programme est Agrippa d'Aubigné : V. Ferrer le tient pour le plus authentiquement calviniste sur le plan poétique, sinon doctrinal. Quant au Psautier, il est un réservoir psychologique autant que doctrinal, ses commentaires permettent d'élaborer « une véritable dramaturgie universelle des passions humaines » : « sans le déclarer ouvertement, l'oraison davidique dans sa diversité constitue le modèle unique de cette poésie à qui elle fournit un mode d'énonciation, une langue, un cadre spirituel, une thématique ainsi qu'un arsenal d'images motivées¹⁸ ». Duplessis-Mornay a vanté la supériorité de la poésie biblique sur celle des « Payens » : « Cerchons-nous des Chants de victoire ? nous y en avons mais au Dieu des Armées ; des chants nuptiaux ? il n'en manque point, mais de Dieu, et de ceux qui le craignent » . L'Écriture sainte s'adresse à tous, « comme une viande ordinaire, ou, pour mieux dire, comme un pain commun accomodé au goust et au palais de tous »¹⁹.

L'année 1578, sur une indication de Mario Richter, a retenu toute l'attention, puisqu'elle accueille un débat autour de ce que doit être une poésie chrétienne (dans l'acception calviniste du terme). Cette année voit, outre la parution de *La Sepmaine* de Salluste du Bartas, la tenue, début février à Sainte-Foy-la-Grande, du synode

17. V. Ferrer, « Pour une poétique réformée : l'influence de Calvin sur les poètes des XVI^e et XVII^e siècles », *Revue d'histoire littéraire de la France* 4 (2010), p. 888 (p. 883-899). Lire aussi, de la même auteure, l'Avant-Propos (p. 5-8) au numéro de la *Revue de l'histoire des religions* 1 (2009), sur *Réforme et poésie en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles*, et dans ce numéro son article « La lyre protestante : Calvin et la réforme poétique en France », p. 55-75. Ainsi que l'ouvrage codirigé avec R. Gorris Camos, *Les Muses sacrées. Poésie et théâtre de la Réforme entre France et Italie*, Droz, Genève 2016.

18. V. Ferrer, « La lyre protestante ».

19. Duplessis-Mornay, *De la vérité de la religion chrestienne...*, 1582, p. 734-736 et p. 783-784, cité par M. Richter, *Jean de Sponde et la langue poétique des protestants*, Classiques Garnier, Paris 2011, p. 194-195.

national des Églises réformées ; et la parution d'un épais ouvrage de l'humaniste passé à la Réforme, Henri Estienne. Le synode réitère un interdit :

Ceux qui mettent la main à la plume pour escrire les histoires de l'Écriture Sainte en vers, seront avertis de n'y mêler pas des Fables poétiques, et de n'attribuer pas à Dieu les noms des fausses divinités, et de n'ajouter ni retrancher aucune chose de l'Écriture, mais de s'en tenir aux propres termes du Texte sacré.

M. Richter estime que du Bartas était visé, pour ses allusions païennes dans son poème *Judit*, et dans *La Sepmaine* dont on savait alors qu'elle allait paraître. Le poète s'est défendu quelques années plus tard, dans le *Brief Advertissement* paru en 1584 : qui trouvera à redire, « si, pour faire mieus avaler les salutaires breuvages que la sainte Parole présente aux esprits malades et fastidieux de ce tems, j'y ai meslé le miel et le sucre des lettres humaines ? ». Du reste, il « ne presente point icy une confession de foy, ains [mais] un Poème » : « Et de vray je ne rougiray point en me ventant, que je n'ay pas remply ceste crevasse de blocage ou de grossier tuf, ains des plus riches marbres qui se peuvent tirer ès carrières de la Mathematique²⁰ ». ... Ou comment plaider pour la liberté de la création face à l'imposition d'une norme littéraire idéologique... (le débat pourrait faire froid dans le dos, si l'on songe aux écrivains dans d'autres temps et face à d'autres idéologies). D'autant que cette même année 1578, Estienne publie *Deux dialogues du nouveau langage français italianisé, autrement déguisé, principalement entre les courtisans de ce temps*²¹. Deux personnages s'affrontent : Celtophile (qui aime le français), porte-parole de l'auteur, et Philosaune (on pourrait dire « l'Italien », « gentilhomme courtisanopolitois »), à travers lequel Estienne s'en prend aux poètes de la Pléiade et autres pétrarquaisants. Philausone parle une sorte de sabir italianisant (« estant sorti apres le past pour aller un peu spaceger, je trouvai par la strade un mien ami », dit-il au tout début du livre). Ce que Celtophile reproche surtout à Du Bellay, cité nommément, et plus globalement à bien des locuteurs du français est de profaner les mots qui disent Dieu en les utilisant de manière courante à propos d'êtres humains ou même d'animaux et de choses. Il y a là la critique d'un snobisme et d'une inflation du vocabulaire qui semblent très modernes, spécialement avec l'adjectif *divin* et l'adverbe *divinement* : « Il cause divinement bien. Il plaisante divinement bien. Il sçait flatter divinement bien », etc. Et bien d'autres mots sont en cause : créature et Créateur ; Fortune, Le Ciel, les astres ou les dieux au lieu de nommer Dieu ; et du coup désastre, fatal... Il entrait dans ce processus une forme de sécularisation dans le vocabulaire – et ce sont des protestants qui la repèrent et la dénoncent, contrairement à ce que l'on dit habituellement de leur rapport aisé à la sécularisation. Notons, pour le plaisir (le niveau de connaissances en « fait religieux » était déjà bas), l'ironie de Celtophile à l'égard de ces chrétiens d'avant la Réforme, qui ne comprenaient pas le sens des mots qu'ils répétaient,

20. G. Du Bartas, *La Sepmaine*, éd. Classiques Garnier, Paris 2011, p. 457-458.

21. Genève, sans nom d'auteur, 623 p. Réédition par Paul Ristelhuber à Paris en 1885 en 2 vol. (A. Lemerre), puis à Genève chez Slatkine Reprints en 1980.

disant *C'est une terre de permission pour promission* ; un *sesseame* de David parce qu'ils entendaient évoquer les *sept Psaumes* de David, un roi dont ils savaient seulement qu'il jouait de la harpe ; et, à propos des livres *apocryphes*, disant tantôt les livre *pogrifés*, tantôt *progrifés* (« et encore s'ils n'y eussent trouvé des grifes, ils ne s'en fussent pas souvenus si bien »²²).

Après cette trop longue introduction, et un passage en guise de rappel par la prose de Calvin et la thèse monumentale d'Olivier Millet²³, le séminaire s'est engagé dans une découverte, évidemment très partielle et sommaire, d'une série d'auteurs et d'œuvres, en se cantonnant, pour cette première année, au seul *xvi^e* siècle (y compris *Les Tragiques*, mais sans le théâtre). Le principe a consisté à présenter brièvement, d'abord, un auteur et les études, souvent récentes, qu'il a suscitées, afin de réfléchir aussi à la manière déséquilibrée dont la culture française a fait son inventaire au cours des siècles, ce qui n'est pas d'un mince intérêt pour l'historien de la minorité protestante. Dans un second temps on a pris le temps de lire le plus attentivement possible quelques poèmes (ou extraits, pour Bartas et Aubigné). L'objectif était double : se réapproprier, même de manière très fragmentaire, un pan du patrimoine littéraire ; et tester, ici et là, la pertinence des questions ou des réponses qui ont pu être présentées au cours de l'introduction générale. L'ensemble du séminaire ne pouvait être, du reste, qu'une introduction, et menée par un historien et non par un littéraire (sinon de formation), à des auteurs majeurs, ou mineurs (mais un La Roche-Chandieu et ses *Octonaires*, plus tard un Laurent Drelincourt et ses *Sonnets chrétiens*, sont-ils vraiment des poètes mineurs ?), encore trop peu fréquentés au-delà du cercle de leurs spécialistes.

On a commencé par Marot, en saisissant surtout l'occasion de revenir sur l'aventure religieuse, littéraire et éditoriale du Psautier au *xvi^e* siècle, en faisant ainsi écho au séminaire de l'année précédente, qui avait abordé un parcours semblable autour de l'œuvre de Calvin²⁴. Signalons les *Psaumes* de Marot lus et commentés : le III, le VI, le XXXVII, le CXXXVII (*Super flumina Babylonis*).

Le séminaire a choisi de s'attarder plus longuement sur l'œuvre de Salluste du Bartas (1544-1590), dont la célébrité s'était éteinte à travers les siècles et dont la redécouverte est récente. Après la gloire, les imitations ou les achèvements de

22. Réédition de 1885, p. 135.

23. O. Millet, *Calvin et la dynamique de la parole. Étude de rhétorique réformée*, Classiques Garnier, Paris 2019 (1992¹) ; et sa synthèse, *Calvin, un homme, une œuvre, un auteur*, Infolio, Gollion-Paris 2008 ; ou encore, « Calvin 'fondateur' de la langue française, histoire d'une réhabilitation ou construction d'un mythe ? », *Jean Calvin et l'institution de la langue française*, Institut de France, Académie des sciences morales et politiques, n° 20, 2010, p. 7-12.

24. Le lien était proposé par O. Millet, « Chanter les psaumes : Marot et Calvin », dans G. Defaux et M. Simonin (éd.), *Clément Marot "Prince des poètes français" 1496-1996*, Champion, Paris 1997, p. 463-476. Mais aussi par les travaux de R. Weeda, *Le psautier de Calvin. L'histoire d'un livre populaire au XVI^e siècle : 1551-1598*, Brepols, Turnhout 2002, et *Itinéraires du psautier huguenot à la Renaissance*, Brepols, Turnhout 2009.

la *Seconde semaine*, laissée inachevée par l'auteur, les imposants commentaires publiés par Simon Goulart et Pantaléon Thévenin²⁵, les traductions dans les principales langues européennes (et le latin)²⁶, l'étonnant succès dans le monde britannique, les lecteurs prestigieux (John Milton, Le Tasse, Goethe...), *Bartas* est tombé dans l'oubli : Saint-Marc Girardin l'ignore (*Tableau des progrès et de la marche de la littérature française au XVI^e siècle*, Didot, 1829), Sainte-Beuve le connaît mais le juge sévèrement dans son *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle* (Charpentier, 1869)²⁷. Certes, le dictionnaire biographique des frères Haag, *La France protestante*²⁸, lui consacre une longue notice, en citant complaisamment l'opinion de Goethe (dont ce : « en un mot, notre opinion est que les Français sont injustes de méconnaître son mérite »), mais cet ouvrage est le type même d'une littérature militante, de l'intérieur... Les rééditions ont été opérées d'abord par des Américains ou Allemands²⁹, et il faut attendre 1981, quatre siècles exactement après la parution de la version définitive de *La Semaine*³⁰, pour une première réédition française, chez Nizet. Sa responsable, Yvonne Bellenger, avoue en souriant qu'elle n'est ni calviniste ni béarnaise (deux « communautés » restées attentives à du *Bartas*), mais que ce dernier est simplement un grand poète que le *xx^e* siècle, qui a redécouvert le baroque ou le burlesque, peut mieux apprécier. Ont été lus et commentés, dans l'édition des Classiques Garnier de 2011, le « Brief advertisement » au lecteur, le « Sommaire du sixième jour » (par S. Goulart), les vers 905 à 1024 de ce Sixième jour (sur la création de la femme et l'amour charnel : « D'un corps Dieu fit deux corps, puis de deux corps un corps », v. 990), et plusieurs passages du Premier jour (sur l'Apocalypse, v. 353-370), du Troisième jour (éloge de la terre, vers 851-870, et du paysan, vers 897-916), du Septième jour (sur le repos de Dieu, à partir du vers 46), etc.

Après *Bartas*, Jean de Sponde (1557-1595). On a d'abord évoqué les principales étapes de sa redécouverte, après trois siècles d'oubli, au titre d'une nouvelle contribution, après *Bartas*, à la manière dont l'histoire littéraire de la France a

25. Les deux volumes ont été réédités sous les directions d'Yvonne Bellenger puis Denis Bjaï par les Classiques Garnier en 2011, au titre des tomes II (Goulart) et III (Thévenin) de *La Semaine*.

26. G. Banderier, « Enjeux linguistiques et idéologiques des traductions de Du Bartas (1579-1650) », *Neuphilologische Mitteilungen* 106/3 (2005), p. 337-348.

27. Article de 1842, repris ici p. 380-408. On lit notamment « Faites tous vos vers à Paris, dit l'adage ; or du Bartas n'en fit aucun à Paris [...]. Il fut toujours un peu le poète des provinces et des réfugiés » (p. 387).

28. Tome IX, 1859, p. 120-133.

29. Signalons la publication en Suisse, en 1947, de *Du Bartas poète chrétien*, par Michel Braspart (Delachaux et Niestlé) : une étude de 78 p., suivie de près de 90 p. d'extraits des deux *Sepmaines*. L'auteur regrette « l'insouciance de la France à l'égard de son patrimoine ».

30. La première édition est de 1578 ; cette 15^e édition, en 1581, compte 6494 vers ; Simon Goulart lui a joint argument, sommaires, explications, et un *Indice* pour éclairer le lecteur.

entrepris sa généalogie. C'est le Britannique Alan Boase qui publie en 1931, et en anglais, le premier article sur Sponde, puis en 1939 le premier article en français, dans la revue *Mesures* ; en 1947 il édite chez José Corti *Stances et sonnets de la mort* ; en 1949, chez P. Cailler, à Genève, les *Poésies*, avec une étude de sa part et un essai biographique sur Sponde par le Suisse François Ruchon. Si un autre Britannique, Terence Cave, s'intéresse à Sponde dans son *Devotional poetry in France c. 1570-1613*³¹, Jacques Pineaux ne retient pas le poète dans son livre classique, *La poésie des protestants de langue française (1559-1598)*. Il le tient pourtant pour l'un des plus grands, et reconnaît qu'il a composé son œuvre poétique avant sa conversion au catholicisme, en 1593. Mais Pineaux a estimé n'avoir pas le droit d'en faire un des représentants de la muse réformée, selon ses mots : la conversion de Sponde est sincère et profonde et de surcroît s'est préparée alors qu'il était en prison pour sa foi (protestante) à Orléans. Ceci nous vaut une assez extraordinaire définition, très huguenote, quasi « martyrologique » de ce qu'est, selon Pineaux, un poète protestant au XVI^e siècle :

Dans ces conditions, il m'a semblé que ses poèmes chrétiens de 1588 étaient le fait d'une âme religieuse mais pas fondamentalement protestante : quand Dieu l'illumine, Sponde se tourne vers le catholicisme. Bref, qu'il fût ou non de surface, son protestantisme ne fut jamais, je crois, le moteur de son existence. Or j'ai essayé d'étudier la poésie de la Réforme à travers ceux qui vécurent charnellement et spirituellement l'aventure protestante ; de l'étudier à travers ses témoins exemplaires, je serais tenté de dire ses martyrs : ce qui m'éloignait de Sponde, d'autant, mais cela compte aussi, qu'on ne peut parler de ses poésies religieuses sans songer à sa conversion et à l'horreur qu'elle souleva chez ceux que je me proposais d'aborder. Toutes ces raisons m'ont conduit à ne pas joindre Sponde à ceux qui, avant d'être poètes, furent des protestants vivant leur foi et prêts, tout autant que Sponde mais pour la défense de l'Évangile (selon le langage de la Réforme) à n'épargner ni leur plume, ni leur langue, ni leur propre sang³².

C'était trop accorder à une conversion survenue après l'œuvre ; ce qui n'ôte rien au problème que pose la conversion dans le destin de plusieurs écrivains protestants aux XVI^e et surtout XVII^e siècles, mais il y a là un autre sujet, sur lequel Roger Zuber a des pages éclairantes à propos d'un Perrot d'Ablancourt³³. Pour un Mario Richter, le Sponde des *Méditations sur les Psaumes* et de l'*Essay de quelques Poemes Chrestiens* (1588) est un « poète calviniste »³⁴. Protestant au sens large,

31. Cambridge UP, Cambridge 1969.

32. J. Pineaux, *La poésie des protestants...*, Klincksieck, Paris 1971, p. 10. Sur Pineaux, lire la notice nécrologique de Frank Lestringant, *BSHPF* 3 (2000), p. 630-631.

33. R. Zuber, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, Albin Michel, Paris 1995 [1968]. V. aussi Nicolas Schapira, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle. Valentin Conrart : une histoire sociale*, Champ Vallon, Ceizérieu (Ain) 2003.

34. Outre son ouvrage déjà cité, et l'article qui va suivre, on peut noter que M. Richter a retenu Calvin, Aubigné et Sponde dans un chapitre intitulé « La vigueur des Réformés et la poésie des Calvinistes », d'un manuel de littérature française publié avec Alberto

tout d'abord : il suffit de relire (le séminaire l'a fait) ses *Stances de la Cène*, où la théologie de la grâce seule tient dans deux vers, lorsque le poète rappelle à son âme : « Toutefois rien de toy : C'est les Cieux qui produisent/ Ce vouloir, ce désir, ces desseins, ces effaits ». La communion sous les deux espèce est partout présente : mon âme, éveille-toi, « Ce jourd'huy ton Sauveur à son banquet t'appelle,/ Où luy-mesme doit estre et ton vin et ton pain,/ Ce père nourricier sera ta nourriture,/ Pren son sang pour bruvage, et sa chair pour pasture,/ Tu n'auras jamais soif, tu n'auras jamais faim³⁵ ». Un autre poète, Yves Rouspeau (1540 ?-1601) pasteur à Pons, a du reste publié à la fois un *Traité de préparation à la sainte cène* (1563) et des *Poèmes sacrez du saint sacrement de la Cène* (La Rochelle, 1587), dans lesquels le rejet de la transsubstantiation s'exprime avec un didactisme presque trivial³⁶. « Il tourne ainsi en vers ce qu'il a lui-même en parti tourné en prose plusieurs années auparavant et renforce le marquage confessionnel de ses vers³⁷ », écrit de Rouspeau Julien Goeury, qui lui consacre un chapitre dans *La muse du consistoire*, un ample ouvrage consacré à une étonnante série de pasteurs poètes des xvi^e et xvii^e siècles, dont beaucoup sont à peine connus de l'histoire littéraire. La plupart d'entre eux, à commencer par Rouspeau, n'ont pas été réédités ; du moins la récente anthologie de Philippe François donne-t-elle à lire quelques-unes de leurs pièces³⁸.

Revenant à Sponde, le séminaire a relu les douze *Sonnets de la Mort*, à l'aide de l'interprétation proposée par Mario Richter³⁹ : il distingue deux volets, les six premiers sonnets étant de l'ordre d'une prière « platonicienne » plus que chrétienne,

Capatti à Padoue en 2000, *Méridiennes. Histoire et anthologie de la littérature française* (Cleup. éd., t. I, p. 219-232).

35. Et encore : « Mange-le tout entier, comme tu doibs manger,/ Hume ce sang vermeil respandu de ses veines. »
36. Lorsque le Christ instaure le rituel, « Mangeant ce sacrement se fust mangé soy mesme,/ Si le pain eust été son vray corps naturel,/ Si le vin eust été son sang essentiel./ Ce qui est une erreur par trop lourde et extrême. » (*Strophes sur la transsubstantiation*).
37. J. Goeury, *La Muse du consistoire*, p. 401 [p. 387-420 pour le chapitre consacré à Rouspeau]. Voir deux articles de l'auteur, « Une "Muse Prétendue Réformée" ? La poésie religieuse des protestants de langue française sous le régime de l'édit de Nantes », *Réforme et poésie en Europe*, p. 126-153 ; « Les pasteurs poètes de langue française des origines de la Réforme à la révocation de l'édit de Nantes », *BSHPP* (2010/1), p. 129-146.
38. Son chapitre sur la Cène donne dûment à lire les *Stances de la Cène* et *Autre poeme sur le mesme subject*, de Sponde (*Anthologie protestante de la poésie française*, Labor et Fides, Genève 2020, p. 397-406) et un poème de Pierre Poupo (1552-1590) tiré de *La Muse Chrestienne* (1585 ; rééd. par A. Mantero, Classiques Garnier, Paris 1997), mais Rouspeau n'apparaît pas – la revue *Foi & Vie* (février 2009, p. 40) a donné de lui un poème tiré des *Quatrains spirituels de l'honneste Amour* (1586).
39. M. Richter, « "C'est mourir que de vivre en ceste peine extrême !" ». Sponde poète calviniste », dans V. Duché, S. Lardon et G. Pineau (éd.), *Jean de Sponde (1557-1595). Un humaniste dans la tourmente*, Classiques Garnier, Paris 2012, p. 189-200.

le drame personnel du chrétien, la lutte entre la Chair et l'Esprit, commençant avec le septième. Le poète dit *vous* dans les six premiers : il s'adresse à une humanité du divertissement qui s'aveugle sur lui-même, à des non élus (« Je n'entens point quelqu'un de vous qui die:/ Je me veux despestrer de ces facheux destours », etc., sonnet VI). Puis il passe au *je*, jusqu'au couronnement dans le dernier sonnet, où le vers 7 *donne* d'un coup le don gratuit de Dieu (« Ton Temple », trois fois présent)

Tout s'enfle contre moy, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde et la Chair, et l'Ange révolté,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé
Et m'abysme Seigneur, et m'esbranle, et m'enchanté.

Quelle nef, quel appuy, quelle oreille dormante,
Sans péril, sans tomber, et sans estre enchanté,
Me donras-tu ? Ton Temple où vit ta Sainteté,
Ton invincible main et ta voix si constante.

Il ne restait plus qu'à lire, sur cette pente, quelques-uns des 50 *Octonaires sur la vanité et inconstance du monde*, d'Antoine de Chandieu (1534-1591), parus en 1580⁴⁰, réédités trois ans plus tard à la suite des *Méditations sur le Psalme XXXII*⁴¹. Ont été retenus les octonaires VIII à XI (le cycle des saisons), puis les XXV, XXVI (avec allusion aux guerres de Religion : « Car ta paix est ta guerre et ta guerre est ta paix », est-il dit à l'« inconstante France »), XXVIII et XXXI. Comme chez Sponde, il s'agit de signifier aux mondains que leur divertissement est vide et s'amenuise comme « la glace en eau se fond » ; il passe, et plus vite encore, comme passent l'eau, le trait, le vent, la fleur. Mario Richter a montré qu'après Calvin (dans *Deux congrégations* et *Exposition du Catéchisme*), le traité fondateur de cette poésie de frappe calvinienne est celui de Duplessis-Mornay, *Discours de la Vie et de la Mort* (1576), qui a connu succès et rééditions⁴². L'auteur s'était du reste essayé à la poésie, avec une *Ode* sur le même sujet⁴³. Quelques pages de ce *Discours* ont été lues, avec des affirmations comme celle-ci :

Nous craignons ce qu'il faudroit esperer et souhaitons ce qu'il nous faudroit craindre.
Nous appellons vie, une mort continuelle ; et mort, l'issue d'une mort vivante, et

40. M. Hertrampf, « La Réforme et la réforme poétique : les *Octonaires sur la vanité et inconstance du monde* d'Antoine de La Roche de Chandieu », *Romanisches Studien* (mai 2015), p. 159-178. Biographie : S. Barker, *Protestantism, poetry and protest : the vernacular writings of Antoine de Chandieu (c. 1534-1591)*, Farnham, Ashgate, 2009. Édition des *Octonaires* par Françoise Bonali-Fiquet, Droz, Genève 1979.

41. V. Ferrer, « Méditer en poète : Sponde et ses *Méditations sur les Psaumes* », *Jean de Sponde (1557-1595). Un humaniste dans la tourmente*, p. 117-130 ; S. Lardon, *L'Écriture de la méditation chez Jean de Sponde*, Champion, Paris 1998 (et son édition des *Méditations sur les Pseaumes*, Champion, Paris 1996).

42. Et même une mise en vers par J.-B. Chassignet, *Le Mespris de la Vie et consolation de la Mort* (1594).

43. Rééditée par M. Richter dans son édition de *Il Discours de la vie et de la mort di Philippe du Plessis-Mornay, Vita e pensiero*, Milan 1964, XII-91 p.

l'entrée d'une vie éternelle. Or quel bien y a-il, je vous prie, en ceste vie qu'il faille tant poursuivre : ou quel mal en la mort qu'il faille tant fuir ? Ou plustot, quel mal n'y a-il en la vie, et quel bien n'y a-il en ma mort ?⁴⁴.

Les dernières séances du séminaire ont été consacrées aux *Tragiques*. Les vers 545 à 686, puis 749 à 920, ont été lus pas à pas – en parallèle avec trois images (massacres de Vassy, de Tours et de Sens) empruntées au célèbre ouvrage de Tortorel et Perrissin (*Premier volume contenant quarante tableaux ou histoires diverses qui sont mémorables touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France en ces dernières années, 1570*⁴⁵), dont on sait que d'Aubigné les avait sous les yeux au moment où il composait. Ces vers évoquent deux épisodes principaux très distincts (un peu plus de dix ans les séparent), et qui ne relèvent pas des guerres de Religion, même s'ils sont compris dans leur période au sens large, mais des massacres urbains, avec une forme de « modernité » qui nous interpelle d'autant plus que nous sommes les « héritiers » de ce ^{xx}^e des génocides, des nettoyages ethniques et de la mort de masse. Si la Saint-Barthélemy – ou plutôt les Saint-Barthélemy (on sait que le pluriel est de Michelet) –, a conservé une telle gloire sinistre dans l'histoire de France, on aurait tort de ne pas prêter attention à des massacres qui l'ont précédée, spécialement dans la première moitié de l'année 1562, où pour la première fois un édit royal (« l'édit de janvier ») a tenté d'organiser une reconnaissance minimale des protestants et une coexistence des deux confessions. Ces massacres ont précisément emporté l'édit, et la première guerre de Religion a commencé.

Ce qui nous retient ici est le massacre urbain (le massacre des voisins, comme on a parlé de génocide des voisins⁴⁶) et la manière dont Aubigné en rend compte : Vassy et sa grange-temple (v. 545-584), Sens, Agen et Cahors (v. 585-604), Tours (v. 605-648) puis Orléans (1569, v. 649-664) ; autres massacres, autres dates (v. 665-686) – le reste du passage retenu étant consacré à la Saint-Barthélemy. On le sait, mais on peut le redire : les vers montrent la surabondance de la mort et des cadavres, le sang fait fleuve (559-560 ; 592, avec cette lutte entre l'eau du fleuve et le sang des morts ; 599, « ruisseaux cramoisis » ; 627 : les enfants ont peur de se noyer dans le sang plutôt que dans le fleuve ; 650 : la Loire est rouge, ici du fait de l'incendie),

44. *Ibid.*, p. 43.

45. P. Benedict, *Le regard saisit l'histoire. Les Guerres, massacres et troubles de Tortorel et Perrissin*, Droz, Genève 2012 ; P. Benedict, L. Bryant et K. Neuschel, « Graphic History : What Readers Knew and Were Taught in the *Quarante Tableaux* of Perrissin and Tortorel », *French Historical Studies* (2005), p. 175-230 ; *D'encre et de sang. Les guerres de religion gravées par Tortorel et Perrissin (1570)*, Noyon, Écouen 2006. V. aussi P. Cabanel, *Le protestantisme français. La belle histoire XVI^e-XXI^e siècle*, Alcide, Nîmes 2017, p. 34-37 et p. 42-47.

46. M. Dean, *Voisins et bourreaux. Le génocide en Biélorussie et en Ukraine*, Calmann-Lévy, Mémorial de la Shoah, Paris 2012 ; H. Dumas, *Le génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Seuil, Paris 2014 ; S. N'Diaye, *Tutsis du Rwanda et Juifs de Pologne victimes de la même haine ? Imaginaires historiques et de haine dans les meurtres de voisins*, Le bord de l'eau, Lormont 2017.

l'amas des corps fait bâtiment et pont (587-588). Les corps sont déchiquetés par les bourreaux (552-553 ; 568) ; à la fin, cet inventaire de morceaux humains, cette boucherie (613) se muent en anthropophagie (« mâché, savouré, avallé », à propos de cœurs humains rôtis, 683-684). Les animaux, par inversion (carnaval funèbre), se conduisent comme devraient le faire des chrétiens, et le payent de leur vie : les chiens qui n'ont pas voulu de cette nourriture sont tués, tout comme le sont des catholiques qui ont voulu aider des protestants (Cahors, 601-604 ; et voir le risque pris par ceux qui ne veulent pas goûter au festin anthropophage, 685-686). On sait combien, dans les massacres, le groupe de tueurs essaye de « compromettre » l'ensemble de ses membres, punit ceux qui veulent se tenir à l'écart d'une tuerie qui doit salir, et par là unir, les mains de tous⁴⁷. À signaler aussi des provocations ou défis entre tueurs (577-578 ; 640-644). L'idée de « crime contre l'humanité » semble déjà là (579). En face, un fils donne sa vie pour son père (582-584), les mères tentent de sauver les enfants (659-664). Les victimes, « agneaux de Dieu » (574), sont sans armes, sans défense, voire sans hommes jeunes ou mûrs (575 : la vieille, l'enfant et les femmes). De très beaux vers disent avec une sorte de tendresse l'innocence aux mains nues de ceux et celles que l'on tue : « Qui n'ont fer que le pleur, ni boucliers que requestes » (554) ; « dedans le sein de l'enfant transporté/ Le poignard chaud qui sort des poumons de la mère », 580-581 ; « Ils avoient percer les tetins de leur mère/ Embrassaient les genoux des tueurs de leurs pères », 626. Enfin, à retrouver dans la gravure de Tortorel et Perrissin, ce bébé sorti du ventre de sa mère tuée, et qui appelle la colère de Dieu sur les tueurs (631-634).

Message politique ? Sont implicitement visés le désordre, une forme de « décivilisation » des mœurs, liés à la dissension civile : « insolente audace d'un peuple débauché », 597-598 ; « Satan eschauffant la bestise civile », 601 ; « multitude aux brutes cruantez », 607 ; lois violées, 653 ; « juger quelle beste est un peuple sans bride », 670.

Les vers célèbres sur la Saint-Barthélemy (« Jour qui avec horreur parmi les jours se conte,/ Qui se marque de rouge et rougit de sa honte ») ont été également commentés ; un seul sera cité ici, le 862 : « Comme le sang des faons rouille les dents du piège »... L'année 2020-2021 sera consacrée à la continuation de cette brève histoire de la littérature « protestante » française, avec une dernière tranche consacrée au xvi^e siècle (le théâtre biblique), puis, via Drelincourt et Conrart, un cheminement jusqu'à Gide, Ponge et quelques autres.

47. Pour la Shoah, v. notamment les ouvrages de D. J. Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'holocauste*, Seuil, Paris 1998 ; O. Bartov, *L'armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Hachette, Paris 1999 ; C. Ingrao, *Les chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*, Perrin, Paris 2006.